

# Fonction et utilité du patchwork littéraire

## Cinquième partie : L'âge d'or



Inflorescence de neige n° II, photographie Ghislaine Girard, 2023  
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

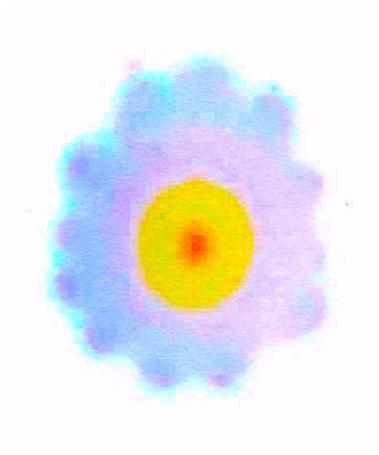
## Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

### SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire –  
Cinquième partie : L'âge d'or

116



*Soleil n°5*, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

## Essai poétique

### Cinquième partie : L'âge d'or

Depuis les anciens, en effet, l'âme touche à ce qui est immanent ; elle rassemble tout ce qui est de l'ordre de l'impalpable, de l'inaudible, de l'indicible. Or, de par leur grâce inassouvie, de par leur légèreté exprimée en tapinois – synonyme, ici, d'une belle et salubre fragilité -, les fleurs, leurs étamines notamment, prises dans leur ensemble, dans leur seyante globalité, rapprochent leur genre entier de cette représentation diffuse que nous nous faisons d'une fugacité impénétrable.

C'est pourquoi je rêve d'une civilisation où les âmes, parfois, juste après leur mort, se réincarneraient, pour quelques heures seulement ou pour de longues saisons encore, dans le corps oppressant, précieux et lourd comme un bijou, des fleurs. Pour perdurer un peu au-delà de nous-mêmes et seulement continuer à nous côtoyer... D'ailleurs, peut-être le font-elles déjà, qui sait ? Les plantes étant à ce point si secrètes !

Partout, tout autour de nous, les planètes infinies du ciel nous font ce cadeau inhérent de leur pesante minéralité. La concrétion des gaz est leur domaine premier, leur royaume de Judée. Mais l'organique, pour sa part, agit comme une quotité imprévue, une valeur surajoutée. La grandiose minéralité de la vallée renfermant, à l'opposé de tout éclat vivifiant, cette notion intrinsèque d'une mort en attente, telle qu'elle ne nous effleure pas encore...

Nous serions donc issus de cet horizon organique dont, ostensiblement, nous héritons. En son foisonnement inaltéré consisterait notre perpétuel émerveillement, à en prendre une lente et forte possession du monde. D'où nous érigerions le support de notre propre émerveillement qui, par essence et pure vocation, se loge dans le royaume de l'éphémère. Nous sommes cette jeunesse flamboyante et le possible devenir de notre propre sentiment de l'éphémère : ce bienfait prolifique de l'organique, sa prodigalité

## Essai poétique

existentielle, comme la femme échafaudant en elle le terreau bénéfique du proluxe de l'homme. Concept inaltérable, produit inébranlable : de l'organique jaillira cette substance humide de nos futurs !

La minéralité : cette source à laquelle toute plante qui se respecte puisera en continu sa propre matérialité. Car l'organique se nourrit, en effet et selon toute éternité, de cette déstructuration complexe et du désordre méthodique des atomes produits de la matière, ainsi que de la course des mystérieux photons qui, sans partage évidemment, nous environnent. Existerait-il une preuve plus tangible de la supériorité avérée du vibrant permanent de notre lumière sur le royaume définitif de l'inerte ? De la puissance de l'immatière sur la pesante et langoureuse substance de la matière ? De la victoire de l'éphémère dont, indubitablement, procède l'amour qui perdure en nous, sur le règne matériellement engourdi de la consistance et du statique ? De la richesse ontologique de notre magistral mouvement alimentant souterrainement, depuis l'heure de sa très lointaine création, la morphologie structurelle de notre entendement de vivants ? Autrement dit, du triomphe de notre imaginaire enchanté, produit sous la houlette providentielle de cette multiplicité des formes et de la pensée restituée... ?

Nous sommes donc la preuve devenue tangible que l'organique est la seule force vitale qui régisse durablement notre univers du sensible. C'est le secret que nous révèlent, en leur solide et durable constance : à la fois le végétal grouillant, habitant le plus profond de nos abysses, et cette activité sereinement laborieuse, issue de l'évidente croissance des fleurs. Et en puisant ainsi leurs fourmillants systèmes racinaires dans cette profondeur inextinguible des sols et en s'agrippant secrètement entre la faille du précaire et le bourdonnement larvaire du monde, entre une roche déstructurée et son riche limon sommital - ce gras substrat des jours féconds, en sa légèreté minutieusement dentelée, juste en-dessous de l'éther... -, émane pour nous la grâce inaltérable de leur fragile persistance.

Pour ce qui en sera de nos prochains bonheurs, cette inévitable promesse de nos moments à venir, protégeons-la intensément, si vous le permettez, cette grâce que volontiers nous imaginons d'elle immuable, ainsi que nos fragiles persistances...

## Essai poétique

Car il n'existe pas plus forte marque de déférence au monde envers notre rampante humilité de vivants, ainsi portée à la surface vierge du globe terrestre, que le modeste liseron. Lui, simple fleur à la corole en entonnoir : légère et cependant tonitruante ; triomphante, telle une querelleuse trompette de mort ! Et d'une blancheur astrale, de surcroît, tout autant que la sobre et vengeresse pureté d'un nuage...

« Toutes ces femmes qui éclosaient autour de moi étaient belles et fortes. Moi, je n'étais rien d'autre qu'un sous-marin d'eau douce. Elles, elles s'enrubannaient de cette voix profonde qui porte loin, tandis que moi je me la coulais douce. Elles étaient comme une eau de la source, claires et limpides. Tandis que moi, je me liquéfiais dès que le frais bouillon de la cascade frêle se mettait à mousser... C'est ainsi que je le pensais. Et ainsi qu'en elles-mêmes je percevais le monde. Mais lorsque je compris que leur savoureuse fragilité, tout comme leur vaine assurance, n'étaient rien d'autre, en quelque sorte, qu'une vague fierté qu'elles agitaient continuellement devant nous, tel qu'on agite un opaque paravent, alors je crus en vérité que toute mon attitude à moi devenait autrement plus sincère que la leur. Qu'elle se parait même, en l'occurrence, d'une pugnace objectivité. Et qu'en leurs âmes et consciences, à ma fantomatique humilité de gentleman, une mâle connivence elles auraient sûrement préféré... »

Ainsi souvent se parle à lui-même le liseron, qui ne connaît pas que sa force réside, en réalité, en sa puissante simplicité. Sa clairvoyance est sa moindre franchise - sa droiture se transformant, en l'occurrence, en une future loyauté... Mais comment peut-on vivre, dès lors, et même mourir d'une unique et tendre loyauté ? se récriminait-il intérieurement.

C'est que la terre est nourricière. Que sa venue prochaine nous est encore et toujours salutaire. Que sa poétique fugace, aussi, nous est comme un sol arbitraire. Mais que cet arbitraire est telle une prairie où il ferait si bon vivre. Où notre horloge intérieure s'y reflète assidument, tel qu'un feu-follet brûlerait en son lointain antarctique. Et que nous nous y étendons très volontiers, ivres de joie comme ivres de vivre... Ne nous refusons pas à cette ultime joie de vivre !

Car cela n'est pas tout de connaître les mots : listera, ibiscus, fraxinelle, oxalis, germandrée, scrofulaire, artemisia ; il nous faudrait de

## Essai poétique

surcroît en apprivoiser toute la vaste et chatoyante panoplie des nuances. La nuance d'un mot nous est comme la respiration du cœur. Toutes prises ensemble, elles auront tendance à s'augmenter l'une de l'autre, au surplus d'une nature tellement supérieure, tellement infinie ! Plus qu'une simple notion de multiples et de multitude, la collégialité des fleurs, très assidument, nous invite à vivre la pensée collective du partage. Il s'agirait ici, à proprement parler, d'un valeureux passage et d'une unique et salvatrice transition : telle expérience de la chose immense qui se dégraderait devant nos yeux – un ciel d'été par exemple -, tout en restant identique à elle-même, en force autant qu'en qualité. De cette perception particulière du monde se nourrit le sentiment intime de vivre : car vivre nourrit en nous une extrême et fatidique vibration. Un soliloque avec le sol, la terre, la nature et le son, en eux-mêmes recomposé. Le sens que produisent les mots contient de cette immense multitude de la profusion, et qui en nous se résumerait en une seule et très cordiale vibration. Sommes-nous si nombreux à la percevoir à foison ? Y compris dans cette empreinte fugitive que laisse à nos portes le liseron ?

Chaque mot nous offre cette pressante matérialité de leurs nuances, tout comme les pétales des fleurs nous tendent, eux aussi, les précieuses nuances de leurs dégradés vaporeux. Tout, sur la Terre, consiste en une évidente problématique d'expression, et chacune de nos réalités viendra, de fait, s'inscrire dans une systématique poignante d'identification. Et pour hautement s'identifier soi-même, quoi de mieux que de se démarquer de son proche voisin. Quoi de plus enrichissant que de se différencier, à la marge subséquentement de sa prochaine voisine. Mais le faire suffisamment, malgré tout, pour que cette authenticité du particularisme personnel ne fasse plus l'ombre d'un doute ; ne fasse plus l'objet de la moindre des polémiques. De là, on en reviendrait à cette impérieuse nécessité de la savante différenciation de l'individu, cependant plongé dans la multitude. D'où le monde expert qui se meut constamment dans une apologie ardente de la singularité. Nous autres les hommes, nous nous transformons en continu dans un vaste champ de nos singularités, pour le meilleur et pour le pire. Mais le faisons toujours dans le sens de l'irréversible de notre sérieuse évolution, laquelle nous mènera vers le complexe ! Ô beauté inépuisable de notre monde complexe.

La galanterie, cet art de la séduction larvée, n'échappe pas à la règle. Si sa nécessité est tortueuse dans l'esprit, son principe reste limpide dans les faits. Si ses moyens se logent souvent dans la profusion de nos êtres, sa

## Essai poétique

finalité éclatante se devine toujours dans les plis insensés de notre sombre univers. Donc, pas plus que la séduction en elle-même, laquelle nous aura lentement fécondés, nous n'échapperons à sa vigilance. Pas plus que les hélianthèmes ou les clinopodes blancs, le genre rubiacée ou celui, plus elliptique encore, des héliotropes marines - dont nous formons en quelque sorte les produits dérivés -, nous ne survivrons hors de cette ardue diversité qui engendre pour nous, et par simple voie de conséquence, son mal-être nécessaire, consistant en une certaine inégalité de nos perfections. Ou plutôt, en l'inégalité triomphante dans nos imperfections... Sinon, nous ne serions que d'affreux multiples identiques de nous-mêmes, sans aucun charme avéré ni aucune vitalité. Ô suprême latent de nos furieux environnements !

Nous en serons donc arrivés, malgré nous et pour l'éternité, à notre âge d'adulte. Notre âge savant de toutes les révélations, s'il en est. Mais âge, aussi, cela va sans dire, de la délectation. Âge de la réalité sombre et de la blanche rédemption. Cet âge où tout devient isolément possible, mais semble cependant vouloir divaguer en un éternel suspens. Où nous sommes en permanence contraints par le vide qui nous étreint, telle une bulle en suspension dans la durée, pour que nous abordions à des aires indescriptibles. Où tout l'espace nous est ouvert et où nous aborderons à chaque cité rencontrée, et très allègrement ! Car notre âge d'adulte sera un âge du Rubicon.

Franchir le pourpre et tumultueux Rubicon, cela revient, en quelque sorte, à se donner une chance inespérée de rencontrer l'inspiration. La sage ou guillerette inspiration, laquelle navigue continuellement hors des limites sobres du temps ; c'est-à-dire hors des contingences étroites du monde de notre verte planète. Souple et malléable comme une danseuse, cet art est consommé de l'immodération corporelle. L'inspiration est comme un long serpent qui vacille et tournoie voluptueusement dans cette évanescence du monde de notre pourpre imaginaire, cependant fortement ancrée dans notre monde du réel. L'inspiration consiste en cette passerelle chargée de fleurs, telle une tonnelle alternée de fastueux bouquets, dissipant alentours leurs molles joutes florales, aux vents venus du large. L'inspiration est cette haute clé des champs qui joue le rôle surréaliste d'une lente évasion : salutaire et profonde évasion...

Donc, vouloir se donner les moyens spatio-sensoriels de recréer en nous cette vaste et pure étendue de notre inspiration personnelle serait comme vouloir revenir inlassablement à la beauté inhérente des fleurs. À celle

## Essai poétique

du dahlia empesé, aux lourds pétales inextricablement fripés, mais très exubérants, si l'on peut dire, tel un profond soleil endormi. Et donc, à cette beauté héraldique du sublime, porteuse en elle-même de cette justesse de vivre et de la pertinence, en soi totalement ahurissante, d'une muse...

Comment, en conséquence, pouvons-nous définir la notion même d'une muse ? Comment la définir précisément, elle qui cependant échappe régulièrement à tout modèle érudit et à toute définition d'une norme ? Elle qui n'est, en toute réalité, qu'une simple projection houleuse du temps, se muant à volonté en une improbable matérialité ? Prenant forme et corps pour devenir - certains le diront contre nature - notre propre matérialité impalpable ?

La fantasmagorie brumeuse fait généralement partie de son royaume. La psychanalytique obscure n'échappe pas, elle non plus, ni même totalement, à ses studieux critères. Mais, en ces distorsions étranges des perceptions humaines, se reconnaît le phénomène impondérable d'une élection : suffrage unilatéral qui n'a plus rien à voir avec la raison même, mais avec cet arbitraire totalement assumé - une affinité qu'on dirait proprement élective - de savoir mesurer, en cet être nous faisant face, non seulement ce qu'il est, mais tout aussi bien ce dont il serait involontairement porteur. Médium malgré lui, il devient le puissant annonciateur d'un univers lointain ; lequel, cependant, lui est en grande partie inconnu. Il n'est que cet agent révélateur d'images qu'on croirait volontiers photographiques. S'instaurant principe chimique en lui-même, tout en devenant le mordant agressif de l'acide, le piquant insistant du sel de chrome, tandis qu'extérieurement on le perçoit tel qu'un devin... Mais peu importera, au grand final, ce que l'on pensera de son pouvoir magique et de sa véritable nature, tant qu'il consentira à tenir à merveille son propre rôle !

Une muse se définira donc toujours tel un être vindicatif, abrupt et au fonctionnement plus brutal que ce qu'il représentera réellement, dans l'esprit de celui qui l'aura créée. Mais ainsi fonctionne, pour le meilleur comme pour le pire, toute idéalisation sans laquelle le sentiment d'amour par lui-même n'existerait pas...

La muse se révélerait donc être d'une nature aussi ambiguë que son homologue la fleur. Puisque nous venons de voir que l'une et l'autre jouent volontiers le rôle d'écran pour nos intimes perceptions. Un réceptacle inespéré

## Essai poétique

pour nos profondes projections fantasmées. Parfois augmentées de puissants alcools et de quelques rares fragrances...

À l'identique des muses, dans le prolongement extrême de son action, un massif de fleurs, ça vous explose ses hautes vanités au visage, comme les variétés acerbes d'un feu d'artifice. Alors, ensemble composons-le, si vous le voulez bien. D'abord, en son centre bombé, plaçons l'arbuste qui, sous peu de temps, concentrera toutes nos frustes attentions. Un orgueilleux hortensia, par exemple, d'un bleu scintillant ou d'un mauve rutilant, suivant le goût de chacun, sous un érable du Japon. Puis, pour en revenir à une évocation nominale des fleurs : des asters, des pivoines, des buveuses d'eau, le tout disposé en un sérieux dégradé. Ou bien, si le terrain est de nature plus sèche encore, de simples amours en cage, du modeste lavandin laborieusement exporté de Provence, ainsi que du thym-serpolet venu de Méditerranée ; le tout doublé de saxifrages rampantes, toute en légèreté... De belles tulipes printanières et de rigides crocus seront concentrés en bordure de la pelouse : car il n'est pas de limite, en ce domaine étroit de l'expressivité, à l'exercice accompli de votre fugace créativité. Puisque le confort de nos yeux ne possède aucune autre forme d'ambition que de se révéler soi-même.

Un solanum et un lantana camara, pour en limiter chacune des deux extrémités, seront de même les bienvenus. Si, dans un coin reculé de la clôture, il subsistait un peu de cette ombre d'ordinaire persistante, plantez-y un tapis de muguet ; et que demander de plus, pour qu'y fermentent bientôt nos bonheurs assurés et nos attentes désirées ?

À savoir : ni l'exubérant prunus ni le statique magnolia, jamais, ne s'inviteront de leur propre chef à la fête vivace des fleurs, en fantômes obligés. Mais la haie, qui vive se dessinera dans leur arrière-plan et que le sentiment ardent habitera toujours, sera heureuse d'opérer en tant qu'orfèvre habile du monde - ce grand ciseleur de nos futures émotions, et fort fumeux ordonnateur de nos prochaines destinées... !

Restera cependant qu'à nos fusibles environnements conjoints elles devront s'acclimater, nos plantes. Et, en la matière même, et très certainement, nous resterons tributaires de leurs bons vouloirs, ce qu'elles nous feront régulièrement sentir. Et que, pour se faire, elles devront s'accommoder tranquillement l'une de l'autre ! Car sur ce point et au besoin, nous nous en

## Essai poétique

remettrons volontiers à leur laborieuse et tenace ingéniosité, puisque mieux que nous elles sauront ce qui les prédestine à s'agrémenter - ou non, d'ailleurs - de la prochaine floraison de leurs consœurs. Mais là encore, l'alchimie restant complexe à obtenir, le résultat souterrain n'est pas en soi garanti, faisant partie intégrante de leur sombre métier. Et en l'espèce, nous ne serions pas tous sensibles, ni en égale quantité, à leurs murmures exacerbés...

Je possède, pour illustrer ce qui vient de vous être longuement signifié, un portrait de Jacqueline qui en dit long sur sa périlleuse personnalité : pas ou si peu de fleurs à ses côtés ! Toute sa prestance éclate, cependant, de son buste de marbre blanchi, telle une muse dans sa splendeur et se croyant être une fleur soi-même... Mais ainsi croquée sur le papier, manifestement elle néglige de se regarder intensément dans le miroir que lui offre le monde.

Car une fleur est assurément un microcosme du monde. Elle en est l'horizon flou et souvent incertain, qui tient notre propre reflet comme le prisonnier de ses élégantes et pugnaces virtuosités. Être ainsi enfermés par sa fougue primaire, cela rend notre orgueil d'ordinaire si fier irrémédiablement mal à l'aise.... Ce que semblent vouloir en permanence contrecarrer nos désirs intimistes d'une fumeuse pérennité.

Or donc, ceci nous est signifié malgré tout : muses et fleurs ne font, en règle générale, pas un excellent ménage ensemble. Le plus souvent même, leur cohabitation forcée peut s'avérer explosive. Et toutes leurs colères, contenues ou bien malades, par la même occasion, restent inégalées... Je plains celui qui se retrouve inopinément coincé entre une fleur d'aubépine bénie et son affectueuse et féérique muse. Surtout s'il a eu le malheur de l'appeler « sa chère et tendre dulcinée » !

Cette tension interne ne se révélera féconde, pour autant, que si elle demeure sans lendemain. Or il n'est aucun avenir promis aux artistes sans lendemains...

Ceci nous signifie, en tout état de cause, qu'il nous reviendra à coup sûr de choisir. Ce qui, en clair, signifiera aussi qu'il nous faudra opter soit pour la richesse objectivée de l'une (Rainer Maria Rilke), soit pour la prodigalité subjective de l'autre (Modigliani) ; mais rarement pour les deux entités accolées ensemble, en un seul et même dessein. Comme ce fut le cas chez Léonard de Vinci, par exemple ; mais, pour ce dernier, si jamais nous voulions

## Essai poétique

prendre sa défense, il ne commercerait que rarement avec les femmes... Les artistes, eux aussi, sont soumis à de certaines nécessités que le plus souvent l'on nomme des contingences. Ce triomphe tonitruant de nos âges en devenir !

Mais peu importe tout cela, en vérité, ainsi que le poids inerte de cette pesante réalité qui nous entoure. La réalité vraie ne devenant, entre nos mains flétries, qu'une auguste déformation très éphémère de nos sentiments absolus. Ce sentiment hautement épuré se révélant être, pour nous tous et en la matière, un pur effort de réassociation ; autrement dit, de réharmonisation du monde réel qui nous est savamment imposé. Soit un effort continu d'une terrible réinterprétation, assumée ou pas, par ailleurs, de cette tenace et vulgaire réalité. Mais pour quel glorieux bénéfice, au final ! Celui, une fois encore, de la conquête à toute force circonscrite de nos furieux âges d'homme.

Ce qui viendrait prouver à point nommé, à tout esprit un tant soient peu attentif, que l'intelligence est faite d'un savant dosage entre un raisonnement tenu, d'une part, et une sensibilité exacerbée, de l'autre. Une égale partie de chacun encadrant l'autre : chacune d'entre elles venant comme pour compléter et stimuler en nous cette intention première de nos entités.

Pour conclusion de cette vaste question, nous ne devrions pas nous en remettre expressément à ce dictat intransigeant de la seule pensée humaine ; ni à ces vagues imprécations désordonnées, issues de nos idées seulement ; mais bien plutôt faire une confiance aveugle à l'éclosion fragile, car éminemment constructive, de nos solides intuitions. Tourne le carrousel de nos intenses perceptions !

Muse, tu es le leurre indispensable de nos vies : notre fascination sévère, autant qu'absolument nécessaire. La tromperie émerveillée offerte à nos entendements humains. Muse, tu es le bruit interne du craquement, de la fissure originelle, de son commencement, le bruit de fond de sa déchirure : cette éclosion chérie de nos esprits !

À l'exact opposé de cette heureuse constatation, nulle duperie de l'ombre ni aucune autre falsification jamais n'habitera la floraison du miel : surtout lorsque celle-ci est montagnarde.

## Essai poétique

Lorsque la verdure de nos sommets angéliques, par simple manque d'oxygène, en vient à griser de son espace puissant la contingence des neurones évanescents qui nous habitent et que son herbe, jusqu'ici tenace, lentement se raréfie, la fleur sagement disposée à l'orée de la ruche nous reste la vigie unique du règne de la vie. Telle une muse florissante qui musarde, le dominant de leur extrême petitesse, leurs silhouettes rétives veillent benoîtement sur cet espoir fort chancelant du monde. Gaillardement, mais d'une manière en soi gracile, elles résistent tant bien que mal et tant que faire se peut au désenrochement progressif d'une végétation on ne peut plus vacillante : cette asphyxie sans joie de la nature et de nos rêves sommitaux ! Nos errements inquiets, parfois, s'y réchauffent de toute leur fraîcheur. Pareillement chétifs, nos vagues égarements d'artistes en mal d'une fébrile création originale, parfois, tentent de s'y réfugier. Leurs évidentes présences, pour un temps, nous rassurent. Muses : quel rôle ingrat, qui cependant serait le vôtre, n'avez-vous jamais endossé ?

Car la muse, à l'image du printemps qui se tapis à l'orée incertain du super-bloom des fleurs, passe le plus clair de son temps dans l'émerveillement enivré de son attente. Attente de la révélation douloureuse de ce qui n'est encore qu'une affreuse et laborieuse gestation. Attente d'une naissance de corps mort-nés, tandis que le cœur épanoui de nos compagnes champêtres ne cesse, de leur côté, de vouloir resplendir. Nous sommes englués dans la confrontation frontale de la vie. Au sein de cette excroissance virale, nous sommes comme pris au piège de la peureuse indécision de nos lointains devenirs...

Mais c'est là que, pourtant, la magie opère. Elle, vindicative, car guidée par la force de son caractère intérieur et souvent soutenue par une joie de vivre qui nous paraît indéfectible. Une force de conviction que rien, jamais plus, ne viendra à nos yeux fissurer. Une irradiance, diront certains. Une authentique fulgurance indescriptible, se plairont à croire les adeptes de la régénération spontanée de nos âmes, tandis que les plus enthousiastes et systématiques d'entre nous crieront à une recouvrance d'une sereine énergie vitale ! Une inconscience certainement ; mais le plus souvent nourrie au creux de nous en toute connaissance de cause. Car nul besoin de préciser ici ce qui en constituera le moteur tonitruant ni en produira l'ineestimable carburant...

## Essai poétique

Face à la notion de durée que tentera d'imposer à nos esprits toute résurgence florale, la tendreté apaisante du bouton naissant nous sauvera. Tendreté qu'il nous faudra, par force et coûte que coûte, en nous proroger.

Qu'elle se loge dans la graine rassurante du tournesol ou dans le calice protecteur d'une fleur de Silène (ceci afin d'en préserver l'intégrité contre le froid, la neige, la grêle, les parasites saprophytes – souvent les plus détestés ! -, les insectes colonisateurs, les frottements rageurs et les insignes déchirures), savoir en toute circonstance se vider l'esprit. Et se mettre en capacité de nous illuminer de cette vie végétative qui nous est proposée en modèle, afin de devenir un jour en capacité de s'imprégner de la surpuissance reconstructive du végétal. La tendreté en deviendra ce baume réparateur que l'on perçoit confusément, à l'arrière-plan de nos grossiers univers d'agression continue : univers contre lesquelles il faudra lutter en familles, colonies, couples ou bien en binômes ; soudés à notre base comme le sont les cinq doigts de la main, pour y former un être définitivement organique, que tous les rapprochements réguliers de nos corps confirmeront au quotidien.

Confortés dans nos esprits, nous en deviendrons nous-mêmes ces exquis frôlements de boutons en boutons. Nous grandirons, y compris en pensée, de ces affleurements de l'âme de nos binômes. Tant que nous saurons épandre, et ce tout autour de nous, une phéromone aussi puissante que l'est l'adversité, en permanence nous naviguerons dans ce dédale moléculaire d'une provocante félicité : sans même y prendre garde, muni d'un naturel natif, lequel constituera un signe de bon augure pour notre suite de vivre, en devenant un gage de notre prochaine réussite et atteindre enfin à notre généreuse longévité. Car nous aurons été ainsi mobilisés pour affronter en nous les effets malveillants de cette affreuse longévité...

La découverte heureuse d'un archétype sexuel : cette longue et sinieuse marche vers une cristalline maturité de nos prochains amours !

Notre maturité sexuelle s'acquière en conséquence avec les orchidées dont la déclinaison farouche apaisera nos effroyables effusions. Commençons donc à l'entreprendre avec nos proches voisins. En premier lieu, apparaîtra la belle rousse des anges...

La rousseur dégagée serait-elle perçue telle une adversité ? Sa chevelure, en de longues et sinieuses boucles obsédantes, dont les teintures

## Essai poétique

se perdront en des pigments chimiquement kératinés... ? C'est un sentier de découvertes où rivalisent d'ardeur toutes les lourdes odeurs : en ta pénombre sombre de femme, au creux accidenté de ta journée. Puis nous avons rêvé, tous les deux appuyés au bastingage des années, en feuilles simples ou recomposées. Tes tenues étaient toutes fines et fluides, et leurs contours sobrement dentelés, en cotonnades transparentes et chiffonnées. Et nous découvriions ensemble tes étamines rosacées, loin des aubépines du ciel...

Ô ma douce colombe : combien de fois avons-nous exagéré cet amour véritable que mutuellement l'on se portait ? Pour se mettre en capacité de l'apercevoir uniquement pour ce qu'il était ; c'est-à-dire être en mesure de systématiquement le débusquer ? Cette alternante conjonction de nos découvertes spontanées, alliées à nos voluptueux baisers... *Listera ovata*, telle une excroissance de lune, cette offrande savoureuse : tu auras coïncidé avec ma période optimale d'aimer !

Couverte de nids d'oiseaux et de pesantes renoncules, longtemps j'ai respiré en ton exubérante coiffure comme une large émanation solaire. J'en venais à croire naïvement que, tel un fruit de la mer, tu te gorgeais de l'astre diurne par simple capillarité irradiante. Ta rayonnance était toute trouvée : vibration aléatoire, mais création féérique à mes yeux, car tenant d'une magie ancestrale et glanée... J'étais de ton sentier le tendre inquisiteur : le pas lourd et l'esprit envolé, lequel ne sut jamais, par préméditation, vers quelle étrange et souterraine marée il allait te mener. Mais cependant, nous nous y sommes souvent retrouvés, sous ton tendre amoncellement de feuilles jaunes et mordorées...

Et ton incandescence, ainsi, fut mon unique ligulée. Près de tes fleurs radiées ou tubulaires d'artichaud : en ces temps-ci, tu diffusais en ta douce maison dorée un arôme discret de pauvre chicorée. Et dans les prés que tu hantais, moi, combien longtemps ai-je espéré ? Et si souvent, à ton parfum ivre de thé, vainement t'ai cherchée ? Toi, telle une précipitation sanglante du ciel, hanté de tes savantes météorites... Cette insistance de velours dont tu faisais mon quotidien. Ou cette potentielle fin navrante d'une irascible histoire d'astéroïdes ?

Mais jamais, dans le ciel, une histoire n'aura fané.

## Essai poétique

En elles, les femmes contiennent des mots marqueurs et qui sans cesse nous reviennent à épisodes réguliers. Nous apportent en continu leur pure et brillante assurance, leur vulnérable aplomb et toute une fraîcheur qui, toujours et à jamais, nous dissuadent d'abandonner. À nos sens, elles figurent une présence qui nous ancre placidement à nos tangibles passés. Mais surtout, nous concèdent souverainement cette notion même de nos existences par elles rendues solides - car à nous-mêmes salutaires -, et de nos indémêlables et tortueux devenirs... Ayons pour elles et avec elles cette pensée heureuse de nos louables futurs, comme nous le ferions d'une simple azalée, d'un poinsettia à la cuirasse marbrée, et nos cerveaux ainsi régénérés ouvriront à leurs yeux un lointain horizon de parlement ressuscité ! Augurons tous des jours meilleurs que la vie même, par elles, nous aurait concédés... L'immutabilité d'une quelconque volonté : voilà en quoi leur apport spécifique nous restera inaliénablement sacré !

Mais leur indépendance, aujourd'hui et en toutes circonstances, fait foi. Aujourd'hui, cette indépendance réglementaire d'une femme est devenue l'unique forme de sa priorité. La seule affirmation de soi prévaut : rosace de ses tourments aux directions contradictoires. Tâcheronne du monde à notre exact égal, la navigation incertaine des vents ne l'effraie plus. Ni la systématique discordante de l'entier univers, d'ailleurs...

Clairières de rocs, par nos coulées de lave éparpillées, et brèches d'ombres profondément entachées de soleil. Vivacité de la cascade à l'alouette mêlée. Ni l'expérience du mal dans sa bénédiction, ni aucune vérité acquise en la sérénité : la statique des femmes n'est plus qu'un lointain souvenir, et comme cela est tant mieux ! Car ne rien devoir d'autre qu'à sa fragile identité solaire : non, rien d'autre - même avec tout ce que cela peut comporter de dangers réciproques et d'absolutisme sous-jacent !

Régates sombres des abordages révélées au long-cours... Naufrages potentiellement triomphants et à ce point exacerbés qu'ils en seraient, dans la fluctuance rampante de leurs esprits sur l'onde sourde surnageant tout autant qu'en leurs pénibles et lentes concrétisations de soleil, à la fois irrémédiablement inscrits, mais tout aussi bien totalement inattendus...

La vie sociale, tout autour de nous, cependant, s'organise et se meut d'elle-même, nous entraînant inexorablement au cœur de ses volutes légères ;

## Essai poétique

mais plus jamais la femme n'aura d'autre souci à l'esprit qu'elle-même. Avec ses exigences de capitaine, ses certitudes de bouddha, sa belle contre-escarpe de vilaine (oui, comme cela est évoqué dans la chanson !), aucun discours appris n'émanant d'autres qu'elle :

« Ainsi tu sus me redonner une place pleine et entière à tes tendres côtés. Tu as su m'introniser en ton affectueux égal, mon doux amour revigoré ; me redonner cette floue et flottante fierté criante d'exister. Tu es ma vie amoncelée dans le verger serein que j'avais dû, bien avant toi, initialement quitter – et tu en connais la froide et absconse raison -. Et depuis lors, j'étais, absente de ma propre maison, et comme abandonnée à tout jamais, en proie à une terrible et incommensurable anxiété. Mais dès lors que tu es redevenu mon joyeux port d'attache, mon époux abyssal, tu sus t'improviser en un farouche et fluctuant point d'appui : un paravent d'éventails contre la fureur déchaînée de mon vaste tourment intérieur... Et ce faisant, tu m'as ainsi stabilisée au sein même de ma propre fluence. Avec toi, j'ai pu nourrir le sentiment de pouvoir à nouveau croître en une puissante gerbe de blé. Et par ce biais de ta présence rassemblée, tenter en toi et par toi de fortement m'améliorer. Étant prodigue de moi-même, j'ai aussi su devenir belle. Et moi, pleinement remplie de ta superbe insouciance, oui, enfin, j'ai pu à moi-même ressusciter ! »

En ces doux termes accolés et, en apparence seulement, contradictoires, s'inscrivent pour nous désormais les données inhérentes de la durée... Car le temps n'est jamais encadré qu'à la mesure exacte de nos actes. Il ne possède la couleur ni cette forte saveur qui, souvent, intensément ne nous accompagnent que de nos souterraines consciences effleurées. Ainsi perçu à la lueur de l'étalon empesanti de nos journées, il s'élabore autour de lui tel un vague trésor dont le Saint des saints se consignerait en ce pieu et silencieux mouvement de notre ardente et concrète durée... Cette limpidité lumineuse de la durée !

Ainsi, en nous le temps serait minéral et la durée organique.

Or donc, nous nous égayerons farouchement à travers le tapis foisonnant des luzernes éparpillées...

Pour résoudre cette atroce équation qui constamment se pose devant nos yeux de nos incommensurables durées, notre véritable inconnu, dès ce

## Essai poétique

moment, deviendrait : qu'est-ce qu'une femme plantureuse ? Ou plus exactement : quelle est la véritable nature de son analogie avec les plantes ? Dévoreuse d'espace, ne serait-elle que la seule expression d'une simple et placide volubilité aux allures physiques ? Doit-on, dès lors, en prendre soin, comme nous le ferions de la prunelle de nos yeux, afin qu'en notre périmètre délimité, toujours, elle croisse progressivement en force et en beauté ? Puis en volume, aussi, qu'elle se développe, à l'image de ce que nous énonçait déjà le Petit Prince de Saint-Exupéry ! Ou deviendra-t-elle, sous notre toit immodéré, notre inquiétude ontologique dont à jamais nous porterions la responsabilité vénéneuse et florale ? Toute une surprenante philosophie de vivre, déjà, sagacement valorisée...

En traversant inopinément l'histoire du vivant, nous sommes lentement passés du rêve romantique à la blessure existentielle de nos âmes. De la séquence du sommeil forcé à la vivacité alerte de nos esprits vagabonds. Nous entendons des anges, là où la distance exacerbée des sombres marais ne bruit plus guère et où la prèle sauvage du moindre prédateur se protège. Avec des mots qu'on a taillés à la volée comme des vœux, avons-nous seulement conservé une claire cité à bâtir ? Une circonférence identifiée à défendre ? Une enceinte de terre à planifier ? Ou rien qu'un brutal horizon nous serait-il à investir ? La gente florale, intimement, nous exalte en même temps à tout cela, bien que nous entendions bruire à travers elle ; et vainement s'effriter, parfois, la gloire inique du monde. Qu'attendre ainsi de l'injuste durée ?

C'est qu'en la même durée, nous ignorons le bruit. Nous ignorons ces bruits de fond assourdis et ineptes que, dans l'appétence de nos fêtes foraines, font les roulements de tambours de nos vies désertées. Avec lui fuse un brouhaha dont nous ne séquençons même plus l'ADN. Dont nous ne mesurons plus l'efficacité tardive, telle une vendange des cœurs, même si toutes nos écoutes, en permanence ouvertes sur la moindre des vibrations sonores, restent toujours braquées sur lui. C'est que nos télescopes se sont grippés. Nos oracles nous ont impunément abandonnés, tandis que nos trépidations insensées, progressivement, vers nos nuits se délocalisent...

Ô fleur tutélaire du temps, ô toi, emblème protecteur, notre circonstance de la durée, serais-tu une femme céleste perdue dans notre immensité ? Comme d'un dieu irréprochable des Incas, forme profondément

## Essai poétique

glorieuse, tout autant que cruellement démembrée ? Car la vie nous aura méthodiquement démembrés, nous, sœurs et frères d'un autre sang mêlé, malgré nous immergés dans ce liquide épais et gluant des secondes, comme immanent d'une terrible et froide voie lactée. Nous serions donc issus d'une glaciale voie lactée. Mais par quel biais, enfin, cette traîtrise honteuse de nos gravités ?

Car chaque fleur propose sa propre interprétation féconde de la durée. Depuis le rosier réfractaire qui s'installe et prospère spontanément, puis nous impose sa ramée, jusqu'à la dernière et frêle nuée du muguet, du bleuet, du crocus, ou de bien d'autres vaines fleurs de lente extrémité, nous ne déclarerons acquis que ce qui, très ostensiblement, s'agitera bientôt devant nos regards incertains. À l'image de ces floraisons limpides et sommaires, du monde nous demeurerons les très infructueux accidents. Ce qui m'amènera à considérer ici publiquement que soudain te rencontrer fut, en l'occurrence, mon heureux événement sur la terre !

À l'échelle des espèces accumulées, l'homme est bien à considérer comme un être ingénieux, structurant et organisateur ; performant et, de ce fait, constamment, il se croit novateur. À celle étouffante de l'univers, de ces milliards de planètes qui nous entourent, il n'est qu'un être vil et maladroit, malhabile et tout particulièrement démuné. Mais c'est pourtant à ses malheureux congénères qu'il fait porter le plus de pression : telle une image de son microcosme d'épines qui se passe de commentaires. Car de cet humus infernal, en effet, jaillit en permanence, devant ses yeux plus qu'hébétés, la surprise de la finesse et d'une robe d'élégance. Une autre voie désintéressée serait-elle alors possible ? Un mirage éhonté, et qui du reste s'installerait, viable malgré tout, dans notre infime dimension de vivant ? Une beauté musicalement diffractée, pas plus large qu'une étiquette portée ni plus forte qu'un épais et franc murmure, bien que tombée dans son inaltérable abîme ?

Ce secret-là ne se négocie pas : car vivre en nous reste unique ; tout comme restera unique, tout aussi bien, notre tenace perception de vivre. Loin des portes inaccessibles de l'univers, tout se logerait dans le motif de vivre, à défaut de nous en fournir un mobile : car la gloire de l'esprit humain, seule, en dépend...

## Essai poétique

Et chaque fleur, ainsi, se changerait pour nous en cette petite et funambulesque gloire. La femme, très symboliquement, la représenterait pour un ultime sursaut d'orgueil. Mais un orgueil mal assuré, qui est aussi celui du condamné que tous, très opportunément, nous nous figurons être... Alors, de quel blâme serions-nous le sujet si, sur le champ même de l'adversité nous étions rassemblés en bouquets, pour délivrer de nous notre sang guilleret ? Sang vibrant, qui est le sens intime de l'œuvre d'art : un exutoire psychologiquement fermé, certes, mais qui en rien ne changerait la nature profonde des choses qui nous entourent. Cette expression collective qui nous ferait du bien à l'âme, sans pourtant être en capacité de ne jamais la guérir totalement... La digital apaise seulement : nos souffrances endémiques ne passant pas. Et que s'étende pour nous le sens austère et froid de nos deux larges hémisphères... ! N'aurions-nous rien gagné de sûr ni même de profond, face à cette diversité affreuse de nos vaines situations, qui ne soit dû aux rires francs des fleurs ?

Donc, la femme, qui est de notre tendre côté, serait céleste – c'est d'ailleurs en ces termes que nous nous la dépeignons : gracieuse, souple, légère, subtilement galbée – tout autant que marine – c'est-à-dire formée à la douce pierre-ponce de l'océan : soit burinée, polie et entièrement basanée - et cependant miraculeusement inaltérée, car éminemment terrestre, en même temps... Comment en serait-il autrement, d'ailleurs ? Qu'espérons-nous de victorieux, mis à part le changement de proportion de nos images ? Le changement de dimension de notre propre image ? La traversée de notre soucieux univers en serait-elle enfin sécurisée ?

Mais où se cache la neige et où, dans son sillage vapoureux, la forme blanche du perce-neige ? Sans même évoquer l'édelweiss, qui est la reine incontestablement accomplie des solides sommets ? Comment bien distinguer entre les êtres et les choses, tant que se poursuivra le long couloir étroit de nos deux vies capitonnées ? Le temps, la durée, l'organique, la minéralité, ces êtres et ces choses : tout cela nous semble si intimement liés, au sein de ce triste monde affairé au centre duquel, pourtant, nous ne dégageons plus cette véritable disponibilité d'esprit qui nous permet d'écouter bruire autrui... Alors, comment au monde nous positionnerions-nous, pourrait-on, de fait, se demander ? Cette étincelle scintillante des femmes demeurera-t-elle, et pour toujours, à nos côtés ?

## Essai poétique

La belle de jour, la belle de nuit, la belle des saisons : toutes se déclinant en un long et rustique catalogue des efflorescences joyeuses... Toutes ces plantes solaires et subséquemment magnanimes, cela ne fait plus aucun doute désormais, prises dans leur ensemble, se nourrissent de la même minéralité extraite des sols. Se nourrissent des cristaux de sels puisés à même la roche, au sein des substructures du monde sans fond (leurs tissus, leurs précieuses contextures, leurs duvets si soyeux, leurs axes franchement côtelées, leurs immenses droitures, leurs pétales immaculés, leurs douces couleurs irradiantes d'ipomées, leurs corolles sans nombre, leurs souterraines structures) : tout comme, à leur joyeuse image prévenante, les œuvres d'art que nous créons puisent en permanence le savoureux exquis de leur délicieuse matière, leurs subtiles compositions et leurs persévérantes rectitudes, toutes habiles au cœur de cette construction exacerbée d'une vie qui follement nous environne...

La grande capucine nous faisant cet insigne honneur d'être la toute première œuvre d'art que, de surcroît, sut nous offrir notre enfance terrestre. Avant elle, en effet, pas d'intention clairement formulée. Mais hors d'elle, a contrario, aucune certitude non plus. Et pas d'évanescence se promenant dans les jardins improvisés qui nous inondent de leur patiente venue, par leur naissance flamboyante.

Développer cette possible analogie de muflier vivace ne serait pas, toutefois, sans contenir certains écueils...

Car le secret de l'inaccessible canopée, c'est l'unique vibration par nous ressentie, pleine et entière. Aucune autre vibration, jamais, n'enfermera en elle le poète que celle qui déjà fourmille en lui, tandis que lui-même se reconnaît, exultant parmi la multitude florale qui s'épand langoureusement à ses pieds. Son large enseignement réside en la pure et limpide émotion qu'il dégage de la merveilleuse et insouciante contemplation d'un son cristallin qui, nuitamment, se perçoit au sein du froissement contenu des fleurs. Nous sommes constamment immergés dans l'infini silence des choses perdues, comme par leurs permanentes irradiations – celles-là mêmes que, si désespérément, nous tentons souvent de percevoir en nous et de possiblement décrypter, mais en vain. Car qui ne sait pas ressentir les permanentes irradiations que le monde alentour nous propose, en somme, ne sait pas vraiment vivre.

## Essai poétique

Car il y a le cours d'eau, d'une part ; et la prairie à perte de vue. Il y a le silence de son affable religiosité. Il y a cette exubérance latente de la vie qui, aux longs confins du jour, soudain, s'épanche en son sursaut d'orgueil et de sa vénérable humilité. Et tout cela rassemblé, en un seul geste concentré : un seul coup de pinceau émanant du hasard. Emanant d'une simple écharde plantée dans le corps modelé de nos énigmatiques œuvres d'art. Une péninsule de sombre bonheur n'y étant cependant jamais assurée : mais, au moins, l'être intime s'y sera pleinement essayé...

À nous-mêmes, nous nous devons de tenter de vivre cette vive intensité charnue que nous propose enfin notre bref univers, malgré qu'un tel geste fugace nous soit une bravade insensée, ne procédant finalement que d'un éphémère et âpre défi immesuré. En ce sens, le corps unique des femmes peut quelques fois nous y aider. Parfois, leurs vaporeux parfums flottent dans l'entre deux ponts de cette indécision même de vivre, mais finissent toujours par nous reconforter. Le musc y figure un fervent partenaire et un sérieux allié, bien malgré que, très minutieusement, le temps floral nous enlève et nous enlace dans sa durée. Oh, cette performance acerbe et notre acide perception de notre champ illimité !

Les pervenches discrètes, leurs fines et douces clochettes, leurs clarines profondément tintinnabulant, la mauve qui souvent fanfaronne, les gueules de loups généreuses : la palette de toutes leurs couleurs, du bleu pastel à l'ocre-rouge puis au sang carminé, du blanc limpide des gueules de lion aux liserés fortement violacés de nos tendres pensées, toute cette panoplie divertissante nous revient langoureusement en mémoire, tandis que nous inondons nos toiles de nos gestes saccadés, là où l'émotion du mouvement s'inscrit dans la rythmique féconde de nos désirs anciennement égarés. De fait, tous nos corps, par la vitesse imprimée, sont ainsi propulsés au-delà de l'accord harmonique qu'en nous-mêmes nous pensions pouvoir préserver. Et ce, au-delà même de cette immense limite que nous voulions du grand soleil pouvoir enfin accaparer, dans le but vivifiant de produire une source agréable de gaité... Mais le sort en aura décidé autrement, puisque ce sont les remous qui nous entraînent au loin, tandis que le chaloupement transi de tes hanches langoureuses n'y est pas à ce point étranger...

Chaloupements vivaces et incertains des silhouettes lointaines des palmerais, tel un enclos brutal et rempli de fruitiers, la femme et l'homme, pris

## Essai poétique

ensemble, appartiennent en permanence et affrontent dans un sublime élan la matérialisation spacieuse de la durée. Sa forme cotonneuse, ses courbes acérées : une rencontre tenace, un reposoir délibéré ? Une oasis vaguement dessinée, telle qu'une confuse solution à nos continuités désincarnées ? Tout autant en serait-il de l'héliotrope mensongère : mais le phénomène salvateur de l'élection, malgré tout, en nous resurgira toujours, pour tenter d'empêcher que cette vie désespérée, qu'en continu nous esquissons en dehors de nos solides jardins, ne devienne, pour nous, qu'un simple et vapoureux voyage. Ni qu'elle ne se réduise devant nos yeux qu'à un désordonné événement aléatoire, insidieusement logé au sein d'un monde fortuit. Ô femme magnifique, palais inattendu, en toi et pour cette ultime fois, en reviendrais-je à la rose sans consistance de tes respirations écartelées !

Le poinsettia (l'étoile rouge de Noël), le laiteux jasmin (dont le nom d'espèce s'écrit jasminum), la verte chicorée (ou cichorium pumilum), l'amère bergamote (citrus bergamia), la pimprenelle sucrée (sanguisorba minor) : tous les parfums qu'ici l'on se remémore... !

Car les fleurs de jasmin, en effet, de leur thé savoureux, dans le fumet fluët des gens amoureux, imprègnent fortement les paysages. Puisque de tout temps tu auras occupé mon esprit versatile et ma maison rudimentaire, autant que mon gracile horizon. De tout temps, tu as dansé et rêvé de ta silhouette de feu sur les crêtes arides du ciel. Tu pris nonchalamment cette courbure chaloupée des herbes plastiques qui agrippent le vent. Tu épousas de lui, telle une aigrette gentille, un simple plumet de malice, sa puissance qui enfle, provoquant en mon cœur un incontrôlable accès de furieuse jalousie. Car la beauté est un piège qui se referme à froid dans l'allure la plus sensible du cœur, mais qui parallèlement nous reste la plus exagérée.

D'où la puissance inaltérable de ton corps, de tes habits diaprés qui de cet instant, durent, tout comme sont puissants les dons et œuvres de l'âme qui émanent de toi. Comme est labile la contrée qui mène droit à ton cœur ! Comme est instable et fragile la vérité qui fait lever tes fleurs ! Mais tu es encensée par elles toutes rassemblées, et c'est bien en cela que résident ma joie extrême, mon équilibre immaculé et mon plus infini malheur... !

Peut-on et sait-on dépasser le point ultime de l'horizon ? Sait-on et peut-on, de la vallée secrète du Nil, extraire nos doux noms ? Car serait bien

## Essai poétique

savant qui connaîtrait le curieux élixir capable de ce faire. Puisque ton nom est indéniablement mêlé à l'esprit de la flore, comme une essence naturelle circulant librement et créant de ce fait, à la surprise générale du monde des vivants, cette enveloppe charnelle ayant la vaine prétention de vouloir t'abriter. Cette enveloppe proclamant ta bienheureuse surpuissance. Car toi-même, tu n'es qu'un vague et valeureux costume d'eau offert à l'âpreté de vivre et à notre indulgence cinglante d'exister. Aucun être ne saurait, à cette diligente vigueur de tes arômes urgents, venir y résister ! Ni par ta lâche estampille ni dans ta molle flanelle se laisser par toi emporter...

Molènes (de type verbasicum) à grandes fleurs jaunes : les églantiers fugaces et tapageurs qui parfois nous égaiant. Mais parfois, cependant, l'on ressent instamment que le froid pénétrant viendra s'insinuer au refuge profond de notre cœur. C'est le froid ingrat de la vague solitude qui soudainement nous envahit. Cette beauté tragique des fleurs de sel, féériquement transmutes en solides cristaux de gel... La longue randonnée apaisante des vents, ainsi, nous accompagne. Ses chapelles glaciales et comme arc-boutées dans un coin sombre du ciel azuré assiègent, impassibles, le goutte-à-goutte à jamais émerveillé de nos vêpres : ces longues soirées d'hiver qui brusquement auront givré tous les bosquets fatals et feront scintiller la neige des veillées ! Le paysage qui se dessine alors devient grandiose et son soleil si magnifique, même si en son sein la chaleur de printemps aura pour longtemps disparu...

Toute forme s'est commuée en silhouettes énigmatiques et en apparences vaguement fantomatiques. Nous progressons lentement, laissant nos traces esseulées témoigner librement de nos anciens passages. Une tortue heureuse, près d'un turc montant un renne : tout prend, sous la couche épaisse de givre, une allure de sculpture surréaliste. Les pénitents placides seront ainsi dépouillés, parmi lesquels nous nous fondrons bien volontiers à leur extrême... Plus aucun chemin de traverse ne saura ici nous guider ! Les nuages sommitaux vont et viennent dans la nuée, enlaçant le vide profond et se perdant au bleu du ciel. Nous sommes presque seuls, perclus dans la vallée, même si cette opaque perdition de nous-mêmes ne durera jamais autant que nous l'aurions désiré. Car la piste est déserte, tout autour du bel arbre endormi au port floconneux et racé : son élégance délicate s'évaporant sous le manteau immaculé du sombre bûcher. Les grands moulins se sont éteints et m'ont laissé dériver seul, parmi la masse réconfortante des crêtes de ciel qui seront découpées entre le vide étroit et d'abruptes falaises.

## Essai poétique

Au fil étroit de cet hiver, les fleurs devront, hélas, perdurer longuement entre leurs spores égrenées, leurs rhizomes souterrains, leurs tubercules soigneusement enterrés. Et leurs racines secrètes auraient-elles su, au sol, ainsi, venir nous piéger ? Au cœur très assagi de notre flagrante solitude, de laquelle, cependant, nous ne saurions nous relever... Dans leurs chuchotements sauvages s'éteint jusqu'à la lumière même des guirlandes de gel tendues aux souples manteaux enneigés. Enfin les grands moulins, du fond farouche des immenses panoramas, vont-ils pour nous se réveiller ? Mais nous continuerons à nouveau de progresser à l'aveugle par cet enlacement alambiqué de notre approche en tapinois des hauts sommets qui, au lointain, s'agitent. Eux qui très chaudement se seront blottis, et comme effarouchés, contre la beauté brute des nuages... !

Ici, plus aucune herbe ne subsiste autour de nos piètres fantômes. Plus de chapelle mouvante non plus. Plus de fraîcheur ni de prairies à l'aire sinieuse et tendrement fluctuante. Toutes les traces, elles aussi, cherchent leur rude valeur énoncée à l'abri d'une bosse finale : ce sentiment pour autant partagé d'une vivace solitude ! Des monolithes froids auront tout balisé de nos pieux territoires...

Car l'homme restera à jamais englué dans la féconde et dangereuse équation du monde. Comment pourrait-il espérer s'en défaire autrement, de fait ? Et comment même s'en démarquer ? Toujours flotte dans l'éther une réponse à ignorer. Laquelle serait que vivre n'est plus, en quelque sorte, qu'une trompeuse et bien funeste destinée. Remettrons-nous ainsi le fer, en chaque jour recommencé, sur notre valeureux métier ? Ou nous abandonnerons-nous à ce repos lascif que nous soudoie en permanence la lancinante durée, inopinément offerte aux plus purs guerriers ? Pour quelle heureuse finalité, d'ailleurs, puisque le monde entier des fleurs, sous nos pieds fatigués, mais cependant altiers, a déjà commencé de trembler ? Puisque l'éloquent règne floral, subitement, s'est mis aussi à s'effriter ? Et que l'hiver, qui pour nous tous muet restera, alors que de tout temps il nous guettait de sa main ferme : ainsi et pour toujours, il nous aura enveloppés de sa condescendance insigne et de son attitude intransigeante, comme de son haleine brumeuse et de son pas inaltéré. Pour enfin commencer, en sa danse macabre et dans sa suite inespérée, à pleinement venir nous déstructurer... ?

Essai poétique

(Fin de la cinquième partie)



Inflorescence de neige n° IV, photographie Ghislaine Girard, 2023  
fichier numérique recadré © Xavier Hiron